

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL
Rue de las Cámaras n. 21.

HONNEUR ET PATRIE

PRIX

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT
3 francs par mois

REVUE DES DROITS DE LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE

ALMANACH FRANÇAIS.

Lundi 25. — Bataille de Zurich (Helvétie), par le général Masséna (1799).
Mardi 26. — Combat d'Ota (Esgo), par le général Charlet (1794).

MONTÉVIDÉO.

DE L'IMPORTANCE DE L'ARMEMENT DES FRANÇAIS DE MONTÉVIDÉO, CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE COMMERCIALE DE LA FRANCE.

(Suite.)

Les grandes puissances maritimes pouvaient déjà puiser des raisons d'intervention dans les intérêts généraux de l'humanité, qui venaient d'être complètement méconnus par Rosas et Oribe. Le massacre des prisonniers, la violation flagrante des lois de la guerre, la confiscation des biens des émigrés ou des suspects qui s'étendait même aux biens des étrangers que les démagogues argentins dépeignaient comme sauvages unitaires; l'oppression de tout un peuple qui faisait de vains efforts pour secouer le joug insupportable du tyran; l'extermination de la classe riche et éclairée, seule capable d'organiser le pays étaient autant de motifs qui devaient déterminer les grandes puissances maritimes à interrompre l'autorité de leur parole pour faire cesser immédiatement un si affligeant état de choses; pour obliger la République Argentine à se constituer définitivement sous un système quelconque, fédéral ou unitaire, peu importe; car la misère et la lassitude en sont arrivées à ce point que les armées unitaires soutiennent également le besoin d'en finir d'une manière ou d'autre.

Mais il y avait un autre motif, non moins puissant, tout moins légitime, qui devait surtout engager l'Angleterre, la France et le Brésil à intervenir, à s'opposer formellement à l'invasion du territoire Oriental par les troupes de Rosas: c'était l'intérêt de leur commerce, qui après dans ces contrées une extension assez considérable pour éveiller leur juste sollicitude. Une immigration très-grande d'étrangers s'était portée à Montévidéo, dans ces dernières années; la majeure partie s'était établie dans cette ville et ses environs; mais l'autre portion s'était répandue

dans les départements et y avait créé des établissements plus ou moins utiles, plus ou moins importants, qui avaient accumulé de grands capitaux sur le sol Oriental.

Pour donner à nos lecteurs une idée exacte des étonnantes progrès que l'immigration étrangère avait fait faire en peu d'années à ce pays, malgré les efforts incessants de Rosas pour le ramener à sa ruine, nous allons comparer le haut degré de prospérité qu'il avait atteint à la fin de 1842 avec la situation encore précaire qu'il présentait en 1833; nos observations embrassent ainsi une période de dix années, pendant laquelle nous aurons à constater plusieurs faits qui méritent de fixer l'attention de nos hommes d'Etat.

En 1833, la population de Montévidéo était évaluée à 15,000 âmes, douze mille indigènes et trois mille étrangers; l'enceinte de la ville ne s'étendait pas au-delà des fortifications, qui ont été démolies depuis. Les importations et exportations réunies, d'après les relevés officiels de la Douane, ne dépassaient guère le chiffre de cinq millions de piastres (piastre courante de 450), et le nombre de bâtiments de haute mer qui fréquentaient son port était d'environ 400.

En 1842, la population de la même ville et de ses faubourgs s'élevait à 80,000 âmes! Ce chiffre ne paraît pas exagéré lorsqu'on saura que dans l'espace de trois années seulement, de 1839 à 1841, il a été bâti trois mille maisons, et que dans le même espace de temps 14,000 européens ont afflué sur ces plages hospitalières. Ces renseignements sont tout entiers consignés dans le Message que Mr. Joaquín Suárez, alors vice-Président de cette République, a lu aux chambres le 19 Février 1842. Il résulte d'ailleurs d'un relevé fait à la police et à la douane de commerce, et publié dans le National de Montévidéo le 17 septembre de la même année, que de 1838 à 1841, il est arrivé dans cette capitale 29,245 étrangers, dans les proportions suivantes:

Allemands.....	327
Espagnols d'Europe.....	9 079
Canadiens.....	4 527
Français du pays basque.....	7 734
Français des autres provinces.....	993
Sardes.....	5 309
Total.....	29,245

de terre fortifiée du côté de la mer par des batteries de gros calibre et par un phare qui protégeait aussi plusieurs pièces de canon. L'escarpement du côté de la terre se composait d'une haute muraille coupée par une tour chargée de pièces de tout calibre. Cette tour fut appelée à juste titre la Tour maudite. De petits jardins entouraient la place dans une assez grande étendue, et comme ils étaient tous fermés par des cactus et de ces hautes plantes si communes en Egypte, on eut assez de peine, lorsqu'on voulut reconnaître les abords de la place, à repousser les tirailleurs turcs qui, à notre arrivée, s'étaient embusqués derrière ces espèces de palissades mouvantes et n'avaient cessé de tirer sur nous et de nous harceler. Après avoir battu cette tour saillante pendant plusieurs jours de suite, elle se trouva saisisse d'incendie par qu'on crut possible d'y entrer que quelques mineurs avec un officier. Les troupes s'élancèrent à l'assaut et s'élancèrent au pied de la tour, mais elles ne furent que bruyamment arrêtées par un feu de quinze

Il résulte aussi des relevés officiels de la Douane, (soyez bien sûr beaucoup au-dessous de la vérité), que les importations et exportations de 1842 ont dépassé la somme de seize millions et demi de piastres. Le nombre des bâtiments de haute mer a plus que doublé depuis 1833: un état publié dans le National du 13 septembre 1842 prouve qu'à cette date il y avait dans le port de Montévidéo 116 navires et ankers, en cours de chargement et de déchargement, tandis qu'il n'en existait que 50 dans celui de Buenos Aires. On voit encore, dans un autre état publié par le même journal, et signé de M. Bernabé Magallanes, percepteur des revenus de l'Orto (tablada) de Montévidéo, qu'il a été introduit dans cette ville, pour les abattoirs et les établissements de saisserie de chiens et de viande, pendant les mois de juin, juillet et août de la même année 1842, cent cinquante deux mille cinq cent soixante quatre bêtes de bétail (vaches, vaches, chevaux et moutons).

Il importait donc beaucoup aux puissances étrangères d'enrichir le territoire d'une nation aussi sage, aussi libérale, aussi généreuse envers les étrangers qu'elle appelle dans son sein, ne devant le théâtre des scènes affreuses qui avaient désolées les provinces argentines; il importait aux intérêts commerciaux d'éviter le péril d'une invasion et les calamités qui en sont la suite.

Nous avons dit que l'Angleterre, la France et le Brésil étaient essentiellement intéressés à faire cesser ce combat inégal, acharné, entre la barbarie et la civilisation; nous allons essayer de le prouver.

L'Angleterre a garanti le traité de paix entre le Brésil et la confédération Argentine, par suite duquel l'Etat Oriental de l'Uruguay a été déclaré indépendant de l'un et de l'autre des parties contractantes. Depuis, l'Angleterre a obtenu de cette République un traité pour l'abolition du trafic des esclaves, et à l'époque où l'on redoutait l'invasion, M. Mandeville ministre de S. M. B. à Buenos Aires, était déjà entré en négociations avec M. Vidal pour le traité de commerce et d'amitié qui a été conclu l'année dernière, et qui accorde à la nation Anglaise des privilèges et des avantages tellement grands, que véritablement, un timide ministre n'aurait jamais osé espérer d'en obtenir de semblables. Ajoutez à cela et aux considérations sur les intérêts généraux de l'humanité, que le commerce Anglais a pris à Montévidéo un développement extraordinaire, principalement depuis 1835; en voici la preuve:

Bâtiments anglais entrés en 1833.....	26
Idem. Idem. 1842.....	139

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

LA TOUR MAUDITE.

MÉMOIRES ANECDOTIQUES DU SIEGE DE SAINT-JEAN D'ACRE.

I.
(Suite.)

« Le petit caporal qui entendit ces propos, se retourna et dit :

— Patience, mon brave; dit-il, cela ne durera pas, ce n'est que la commencement.

— Ah! s'exclama, citoyen général en chef, répliqua le soldat; si ce n'est là que le commencement, que sera donc la fin?

— Saint-Jean d'Acro est situé à la pointe d'une lan-

pie de terre sur dix de hauteur, sur une base con-
trecarrée, surquel personne n'avait songé jusqu'alors. Il
fallut donc faire exécuter cet ouvrage, et le jeune Mailly de
Château-Renaud, un des officiers d'état-major de l'adju-
dant-général Berthier, fut chargé de pénétrer dans la Tour
maudite. Une douzaine de mineurs s'y logèrent avec lui
afin de travailler à la percer en attendant que l'infanterie
pût se rendre maîtresse du Casé. L'intrépide jeune homme
et ses douze soldats exécutèrent parfaitement leur mis-
sion; mais, pendant l'opération, l'ennemi fit sur nos trou-
pes un feu tellement vif et si bien nourri, qu'elles furent
forcées d'abandonner le feu. Le brave Mailly et ses
douze compagnons furent égarés pendant la nuit par les
Tours.

Le vieil invalide poursuivit son récit en ces termes :
« [H], avant notre arrivée devant la place, le général
en chef avait exécuté à Dj-zar le frère aîné de son beau-
frère Mailly, pour sa part de paix pour ce comman-

Importations anglaises en 1833—650,000 piastres.
Idem en 1842—2,600,000 piastres.

Ces chiffres en disent assez; nous doutons fort que le commerce Anglais de Buenos-Aires ait suivi la même progression ascendante. Les riches capitalistes Anglais qui ont obtenu ce résultat se satisfaisaient pour l'orgueil britannique ne seraient-ils donc plus jugés dignes de la haute et puissante protection de leur Souverain ?.....

La France a garanti formellement l'indépendance de l'Etat Oriental par l'article 4 du traité du 29 octobre 1840; par conséquent il y allait de son honneur de ne pas laisser violer impunément par Rosas, une disposition dont on a fait grand bruit devant les chambres, lorsqu'il s'est agi de justifier l'acte le plus honteux que notre diplomatie ait pu mettre au jour depuis les malheureux traités de la restauration. Mais nous avons aussi des intérêts commerciaux en jeu; voyons s'ils méritaient que M. Guizot daignât s'en préoccuper.

En 1833 il n'y avait encore sur tout le territoire Oriental que trois ou quatre cents Français; à la fin de 1842 on en comptait quatorze mille! Le chiffre des immatriculations au Consulat de France dépasse 9000, et tout le monde sait que les femmes et les enfants ne sont point immatriculés. Conséquemment on peut aujourd'hui calculer qu'il existe sur les deux rives de la Plata environ vingt mille Français. Il y en aurait cinquante mille, et peut être plus, si depuis quatorze ans Rosas n'avait pas constamment entravé l'élan commercial de la France.

Quand aux progrès de notre commerce à Montevideo, il se résume de la manière suivante :

Batimens français entrés en 1833.....	35
Idem en 1842.....	97
Importations en 1833.....	2,300,000 fr.
Idem 1842.....	8,200,000 fr.

En ayant égard à la réduction que la nouvelle jauge des batimens marchands a nécessairement produite dans le tonnage, nous avons cependant pu constater une augmentation de 15 0/0 sur celui des navires français entrés à Montevideo dans ces dernières années. Cela prouve que nos marchandises d'encoumbrement, sans lesquelles il n'y a point de progrès possibles dans la navigation marchande, trouvent ici un débouché prompt et avantageux. En effet, du seul port de Bordeaux il a été expédié, l'année dernière, vingt et un batimens pour Montevideo. Sur vingt-deux navires expédiés du Havre pour la Plata, dans la même année, seize sont entrés à Montevideo et y ont laissé la plus grande partie de leurs cargaisons, malgré l'incertitude des événemens et la crainte d'une invasion de barbares.

dent de Saint-Jean-d'Acro; mais ce jeune officier avait été traité comme prisonnier de guerre et provisoirement enfermé dans le pharillon avec une centaine de chrétiens que le sanguinaire pacha avait fait enlever sur les côtes de Syrie. Le lendemain de l'insuccès de notre premier assaut, des soldats avertirent le général Vial, qui était à la tranchée, que l'on voyait sur le bord de la mer beaucoup de cadavres auxquels on avait coupé la tête. C'était le complément du massacre fait par les Turcs la nuit précédente. Vial reconnut parmi eux le corps des deux Mailly. Les deux frères avaient été égorgés ensemble, au même moment et peut être sans avoir eu la consolation de s'embrasser avant de mourir.

« Lorsque le général en chef eut connaissance de ce nouveau trait de cruauté de Djerzar (ce nom signifie le touché) il serra convulsivement les poings et prononça soudainement les mots de barbare et de sauvage; puis il ordonna que les derniers devoirs fussent rendus à ces victimes d'une guerre d'extermination.

« Toutes les dispositions relatives au siège de Saint-Jean d'Acro furent faites, prétendit-on, avec cette légèreté et cette insouciance qu'inspire toujours une trop grande confiance dans le succès. Les boyaux de tranchée avaient à peine trois pieds de profondeur, de sorte que beaucoup de soldats n'étant pas assez couverts, furent victimes de ce peu de prévoyance du commandant du génie. Un matin que le général Kléber se promenait dans les lignes du camp avec Eugène Beauharnais, qu'en sa qualité de capitaine commandant les guides de général en chef, quelques

Il nous paraît superflu d'insister d'avantage sur les progrès de notre commerce dans ce pays; nous ferons seulement remarquer à nos lecteurs de France que le commerce de la Plata est un des plus avantageux que nous puissions avoir; un de ceux qui rapportent le plus au trésor, toute proportion gardée, parce que c'est un commerce spécial; c'est-à-dire que presque tous nos articles d'importation dans ce pays proviennent de l'industrie, du sol, ou des manufactures de la France; fort peu des entrepôts ou du transit. De même les articles d'exportation de la France. L'un est pas de même des productions des autres parties de l'Amérique du Sud, telles que le Brésil, le Chili et le Pérou. Cette seule considération mériterait, ce nous semble, de fixer l'attention des chambres de commerce et du gouvernement.

Si au milieu des guerres et des difficultés sans nombre que Rosas a suscitées, notre commerce et notre population ont déjà fait tant de progrès, que sera ce donc lorsque la pacification des deux rives de la Plata aura fait renaitre la confiance parmi les capitalistes et les spéculateurs.

Nous croyons que la question de l'indépendance du Paraguay et de la libre navigation du Parana et de l'Uruguay, doit être traitée simultanément avec celle de la pacification définitive. Nous avons déjà exprimé notre opinion à cet égard dans un article intitulé : « Des conséquences probables de la libre navigation du Parana et qui a été publié dans le Patriote du 19 mai dernier. C'est ici le cas d'examiner que's sont les droits du Brésil à une intervention directe et positive dans les affaires de la Plata.

D'abord, les intérêts généraux de l'humanité et de la civilisation ne lui sont pas plus indifférens, qu'aux puissances européennes; au contraire, nous croyons qu'il doit s'en préoccuper plus qu'elles et qu'il doit avoir à cœur de les voir triompher chez ses voisins, afin que ses vastes provinces de l'ouest et du sud ne restent pas éternellement désertes.

Le commerce du Brésil a suivi la progression ascendante de celui de la France et de l'Angleterre. Les révolutions de Rio Grande et de San Paulo ont amené sur le territoire oriental un grand nombre de riches brésiliens qui s'y sont fixés avec leurs capitaux. Cette suite de négocians, d'estanciers et de capitalistes ne doit pas demeurer sans protection, et certes l'empire du Brésil, par sa proximité de la Plata, est plus à même qu'aucune autre puissance de la leur accorder d'une manière prompte et efficace.

Mais il y a aussi des considérations politiques qui font pour ainsi dire, à l'empire du Brésil, une loi de l'intervention.

« Un des nôtres devint toujours escorter, je l'entendis énoncer hautement son mécontentement et sa surprise de ce que les tranchées n'étaient pas plus avancées et surtout plus profondes.

—Regarde donc, *Mondin*, dit-il à Eugène, la drôle de tranchée de ton beau-père; elle ne me va qu'au genou.

« Ce général aimait Eugène comme on aime un fils; Eugène avait à peine dix-neuf ans, et, en l'appelant familièrement *Mondin*, le général faisait allusion à sa magnifique chevelure. A peine Kléber avait-il prononcé ces mots, qu'une balle tirée de la *Tour maudite* lui enleva l'oreille de sa botte à revers et cassa la cuisse au guide qui se trouvait à côté de lui. Par un mouvement aussi prompt que l'éclair, le général s'était jeté au devant d'Eugène et avait étendu les bras comme pour le préserver; puis il avait tourné la tête du côté de l'ennemi en disant froidement à notre commandant :

—Eh bien! *Mondin*, n'avais-je pas raison?

« Cette action, ces paroles, ce geste de Kléber opposant sa large poitrine aux coups de l'ennemi pour protéger son jeune ami, me semblèrent sublimes; et il faut que cela soit, car dans la suite le prince Eugène ne pouvait rappeler ce trait sans que des larmes lui vinssent dans les yeux.

« Les Turcs sont des soldats merveilleux derrière une muraille; ceux de Saint-Jean-d'Acro le prouvent pendant tout le siège. Il était presque impossible de se montrer à découvert sans être atteint, quelle que fût la distance où on se trouvait. Leurs tireurs, pour la plupart Aïthais, plaçaient au dessus des murs des pierres les uns sur les au-

Le Brésil, plus encore que la France, est engagé d'honneur à protéger l'indépendance de l'Etat Oriental, il en a pris l'engagement formel par le traité de paix de 1829. Il comprendrait bien à cette époque qu'il lui importait beaucoup d'avoir un état neutre, indépendant, entre lui et la Confédération Argentine. D'un autre côté, l'intégrité de son territoire, qu'il doit conserver à tout prix, selon le vœu à sa constitution, le déterminerait encore à intervenir en faveur de la Banda Orientale; car il ne faut pas qu'il fasse illusion, non seulement l'ambition et l'esprit d'embalement de Rosas, doit lui causer de sérieuses inquiétudes; mais encore il peut craindre que Rivera, dont la pualité n'est plus douteuse, surtout dans la campagne, voyant abandonné de tous ceux qui étaient dans le devoir de le soutenir, comme protecteur de commerce et de civilisation dans ces contrées, n'aille faire cause commune avec les Républicains de Rio Grande et les défenseurs de Corrientes; et alors la guerre devient interminable, et Dieu sait ce qu'il en pourrait coûter au Brésil du commerce de toutes les nations....

Puis vient la question de l'indépendance du Paraguay et de sa libre communication, par le Parana, avec les nations maritimes qui jugera à propos d'admettre au bénéfice de l'exploitation ses riches produits naturels.

(La suite au prochain numéro.)

UN DERNIER MOT SUR LA LEGION DES FLOUREURS.

Si M. Pichon cessait ses machinations sur la légion française, nous cesserions aussi nos critiques sur sa légion; mais M. Pichon ne se tient pas pour battu, à toutes ses turpitudes il ajoute celle de désarmer lui-même nos légionnaires et de priver chez lui armes et effets. Nous ne pouvons donc nous taire.

Jusqu'à présent nous n'avons pas perdu grand chose cependant les hommes que nous n'avons retirés M. Pichon. On sait à quel taux fixer la valeur de ceux qui quittent les rangs de l'honneur, qui abandonnent la cause sacrée de leurs frères pour faire partie d'une légion qui s'appelle indifféremment des floeurs ou des trembleurs. Et que l'on n'aille pas croire que c'est par crainte que nous parlons ainsi. du tout, nous craignons pas que les actes du consul influent sur la masse des légionnaires, nous voulons seulement autant qu'il est en

tres; et, dans quelques-uns de meurtrières, passaient le canon de leurs fusils plus longs que des canardières, et tiraient sur tout ce qui s'offrait à leur vue avec une désespérante justesse. Qu'on ajoute à cela qu'ils étaient sous le commandement de deux Français émigrés spécialement chargés de la défense de la place, on comprendra l'étonnement que déterminèrent le général en chef à la vue de l'ellipse des petites bombes avec lesquelles ils saluèrent notre arrivée. Et outre, ils nous lançaient nos propres projectiles, ce fut Sydney Smith qui avait enlevé au capitaine Stendel. Ce fut ainsi que le général Caffarelli fut atteint d'une balle au coude gauche. Il fallut lui couper le bras. Déjà il avait perdu une jambe pendant la fameuse retraite de Jourdan; aujourd'hui notre maréchal gouverneur.

« Le lendemain de ce jour, le général en chef se rendit de son matin à la tranchée, accompagné du capitaine Croisier, un de ses aides de camp qui cherchait en vain la mort depuis le commencement du siège. La vie lui était devenue insupportable. A l'époque où Napoléon se trouvait encore à Anasbour, un groupe d'Arabes à cheval vint insulter le partisan-général, Bonaparte qui était à la fenêtre de la maison de cheick, indigné de cette audace, se retourna, et s'adressant au capitaine Croisier, qui était de service auprès d'un blessé :

—Prenez avec vous quelques-uns de mes guides, lui dit-il avec vivacité, chassez-moi cette canaille qui s'amuse à caracolier là-bas.

(La suite au prochain numéro.)

notre pouvoir, stigmatiser ces actes, en les faisant connaître à ce pays et à la France.

M. Pichon cherche par tous les moyens à augmenter sa légion et à la mettre en opposition avec la nôtre devant notre pays. Nous verrons qui des deux obtiendra l'approbation générale. En attendant et pour ne pas être aussi diable que nous en avons l'air, nous allons donner un conseil à M. Pichon.

M. Pichon s'attend à être remboursé par le vote des chambres, des sommes qu'il a dilapidées, qu'il délapide et qu'il délapidera; ce n'est pas du tout notre avis, et, comme nous ne sommes pas certain que ces sommes lui viennent d'une autre source et que nous ne voulons pas la mort du pêcheur, nous lui donnerons l'avis suivant :

Nous avons dit l'autre jour que les légionnaires floueurs, après avoir reçu leurs douze veintains allaient les boire à la pulperia du coin; eh bien! que M. Pichon en établisse une chez lui et le bénéfice qu'il fera sur sa marchandise, le couvrira en partie de ses dépenses; de cette manière il ne perdra pas tout.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu, au quel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

Samedi, se sont présentés à nos postes avancées deux soldats correntinos passés de l'ennemi.

NOUVELLES DIVERSES.

—Un habitant de Loyal vient de mourir, laissant une fortune considérable aux hôpitaux, aux pauvres et à ses fermiers; une de ses dispositions testamentaires consacre un legs de mille francs à chacun des réfugiés polonais qui se seront trouvés dans le département de la Mayenne le jour de son décès.

—L'Angleterre réunit à Cork une force navale imposante composée en grande partie de vaisseaux de haut bord que, de l'aveu même du *Morning Chronicle*, il serait difficile de croire destinés à agir contre les agitations irlandaises. Déjà le *Vanguard*, de 72 canons, se prépare à partir pour la côte d'Espagne, et nous apprenons d'un autre côté que le *Locust*, arrivé de Malte à Barcelone, a fait connaître que bientôt d'autres bâtiments de guerre suivraient. L'Angleterre se prépare donc à une démonstration imposante sur les côtes d'Espagne.

Pendant ce temps, que fait notre cabinet! Le *Messageur* nous l'apprend ce soir. Les bâtiments à vapeur le *Papin* et le *Castor*, commandés par des lieutenants de vaisseau, sont partis, le 25 juin, de Toulon pour Barcelone.

(Commerce.)

—On écrit de Rochefort :

On a fait ces jours derniers, à Rochefort, l'expérience d'un nouvel instrument qui semble devoir renverser les idées adoptées jusqu'ici sur les causes probables des vents et leur attribuer une influence toute nouvelle. Placé sur une table, dans une chambre quelconque, et sous l'abri d'une cloche de verre, il prend, au bout de quelques secondes, la direction du vent régnant. Il consiste en une lame mince de bois, de trois ou quatre pouces de longueur, qui est librement suspendue comme l'aiguille d'une boussole sur un pivot d'acier, au moyen d'un godet d'agate inséré dans le bois. A l'une des extrémités de la règle de bois, et sur un tiers de sa longueur, régné une fente dans la-

quelle sont ajustés trois ou quatre aimans, placés en ligne droite, à un demi-pouce environ les uns des autres. Ces aimans sont fort légers, et sont formés de ressorts de montre, redressés et coupés en morceaux, dont la longueur varie depuis un pouce jusqu'à trois. Ils sont fixés dans une direction perpendiculaire à l'horizon et, par conséquent, dépourvus de toute polarité, et ils ont tous leurs pôles sud dirigés au-dessus de la règle de bois, et leurs pôles nord au-dessous.

En Angleterre, où l'on a fait les premiers essais de cet anémomètre magnétique, il avait semblé que chacune des extrémités de l'aiguille se tournait indifféremment vers le point d'où le vent soufflait, et par conséquent n'indiquait d'une manière précise que sa direction. Cependant, toutes les observations sur les instruments que nous avons fait confectionner à l'atelier des boussoles du port de Rochefort, nous ont toujours montré la partie de l'aiguille garnie des aimans jouant ici le même rôle que la flèche des girouettes. Cet instrument peut fournir des inductions intéressantes, soit sur les rapports du magnétisme avec l'électricité, soit sur la probabilité, qui est ainsi mise en évidence, que les vents variables sont dus à des courants électriques; mais ce qui pourra le rendre d'une haute importance, c'est que ces indications devancent d'un quart d'heure et quelquefois d'une demi-heure les changements qui surviennent dans la direction des vents.

On sait qu'à la nouvelle de la glorieuse résistance de Mazagan, les esprits s'émuèrent en France et qu'une souscription fut ouverte pour élever un monument en commémoration d'un fait honorable pour nos armes. Cette souscription produisit une somme de 42,000 francs qui, depuis deux ans, est restée à la caisse des dépôts et consignations. A la même époque, M. le ministre de la guerre nomma une commission chargée de régler l'emploi des fonds qui seraient recueillis. Cette commission qui avait été longtemps sans se réunir, s'est assemblée ce matin, et elle a décidé que les sommes recueillies seraient consacrées à l'érection d'une fontaine, sur l'une des places publiques d'Alger, monument qui prendrait le titre de *Fontaine-Mazagan*. La commission s'est montrée assez modeste dans ses résolutions, parce qu'elle a dû reconnaître que la défense de Mazagan, bien qu'elle fut très honorable pour ceux qui y avaient pris part, ne devait pas prendre dans l'histoire les proportions d'un grand fait militaire, comme il en existe tant dans les annales de l'armée française.

On assure que le gouvernement a reçu de la Chine des communications, desquelles il résulterait que l'intention de l'empereur est de donner directement accès dans son empire aux Français, tout comme il l'a fait à l'égard des Anglais.

Par suite de cette nouvelle, une division navale va être expédiée dans ces parages: elle sera commandée, dit-on, par un contre-amiral, ce qui fait supposer qu'elle sera composée de plusieurs frégates et autres bâtiments de guerre.

Cette expédition seconderait très bien les vues des industriels français; ils pourraient hardiment se lancer dans leurs spéculations, puisque la Chine leur serait positivement ouverte, et que leur commerce y serait protégé par une force respectable. (J. de Harre.)

ALGERIE.

On écrit de Gigelly, le 6 juin :

La marine royale vient d'acquiescer un nouvel honneur dans nos parages.

Le 2 juin, un rassemblement de 6,000 Arabes menaçait les approches de notre place; déjà la fusillade la plus vive s'engageait sur la ligne des blockaus, lorsque nous vîmes arriver devant notre port le vapeur le *Styx*, commandé par M. le lieutenant de vaisseau Simonnet de Maisonneuve. En peu d'instants M. de Maisonneuve réussit à s'emboîser à six cents mètres de la plage, et le *Styx*, armé de quatre obusiers de 30, commença immédiatement un feu des plus nourris. Après plus de deux heures et demie d'un combat acharné, les Arabes furent contraints de se retirer, abandonnant 100 hommes tués et 200 blessés hors de combat.

Cette affaire fait le plus grand honneur au vapeur le *Styx* et à son commandant, di-

gnement seconde par les officiers qui servent sous ses ordres, notamment par M. de Franc-lieu, enseigne de vaisseau, officier de haute espérance.

La garnison de Gigelly a revu avec un vif plaisir, dans cette circonstance, le *Styx*, qui, dans les premiers jours de février dernier, lui avait déjà, comme on sait, prêté la plus honorable et la plus brillante assistance.

VARIETES.

PHYSIOLOGIE

DE L'ETUDIANT.

CHAPITRE VII.

De la certu, du roi David, du cancan et de la garde municipale.

(Suite.)

Le fandango, ayant un jour été traduit devant l'espèce de police correctionnelle du pays, n'eut pas de peine à gagner son procès; et vous savez que les juges furent transportés, ravis par ce pas gracieux, qu'ils firent danser, en plein tribunal, par un couple charmant.

Si, en France, le cancan se tire quelquefois moins honorablement de ses citations devant la sixième chambre, cela tient absolument à ce que la plupart du temps cette danse est reproduite à l'audience par un garde municipal, qui veut donner au président une idée de pas qui a motivé l'arrestation du jeune prévenu.

C'est déplorable! — Car le garde municipal manque totalement de grâce et de moelleux dans ce genre d'exercice.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le président s'imagine avoir une idée du cancan, et condamne l'étudiant, qui se trouve doublement humilié, — d'abord d'être condamné, — et ensuite de ce qu'on lui attribue une danse aussi grotesque, aussi peu chicardesque que celle de ce garde municipal, qui n'a pas les premiers éléments de l'art!

CHAPITRE VIII.

On l'on explique la mortalité qui régné sur les portiers du pays latin.

Un étudiant en médecine est en général un charmant garçon, sans souci, bon vivant, et racontant volontiers le mot pour rire; mais il a des moments bien désagréables en société, et pour la société.

C'est quand il veut à toute force soigner les personnes qui éprouvent la plus légère indisposition! Par suite d'un dévouement très louable au fond, l'étudiant en médecine est toujours disposé à couper la jambe ou même les jambes à son meilleur ami, pour peu que cet imprudent se soit laissé aller à pousser un cri de douleur arraché par un simple cor.

L'étudiant en médecine, par suite de ses connaissances approfondies de corps humain, voit du danger dans les plus simples affections, et à propos d'un rhume de cerveau il vous parle immédiatement *coryza, pleurésie, péripneumonie, apoplexie, asphyxie*, et, fin finale, *mort*!

A moins que l'on ne consente à se laisser tirer deux ou trois litres de sang (nouvelle mesure) et à se laisser appliquer sur l'estomac un vésicatoire plus large que l'estomac lui-même!

Si l'on refuse les bons offices de ce Marlin très-futur, il se fâche naturellement contre l'ami qui lui fait l'affront de douter de son talent, — quelquefois même il lui en demande raison les armes à la main: — il veut le tuer avec une épée, — de sorte qu'autant vaudrait accepter la lancette; — on n'en meurt pas toujours.

L'étudiant en médecine est heureux le jour où il peut enfin rédiger une ordonnance, et, d'ordinaire, le premier ma'ade qu'il soigne c'est son portier; — c'est ce qui explique la mortalité qui régné sur les portiers de pays latin.

Les uns cherchaient à expliquer le fait en disant que cela tenait à l'air de la rue Saint-Jacques, — les autres à la profession, — ceux-ci à l'eau, — ceux-là au vin. — Erreur que tout cela; cela tient tout uniquement aux ordonnances de jesse locataire qui paie son portier pour faire sa ménage et ses commissions, et qui, sous le prétexte qu'il a pris

